

Extrait du Rhuthmos

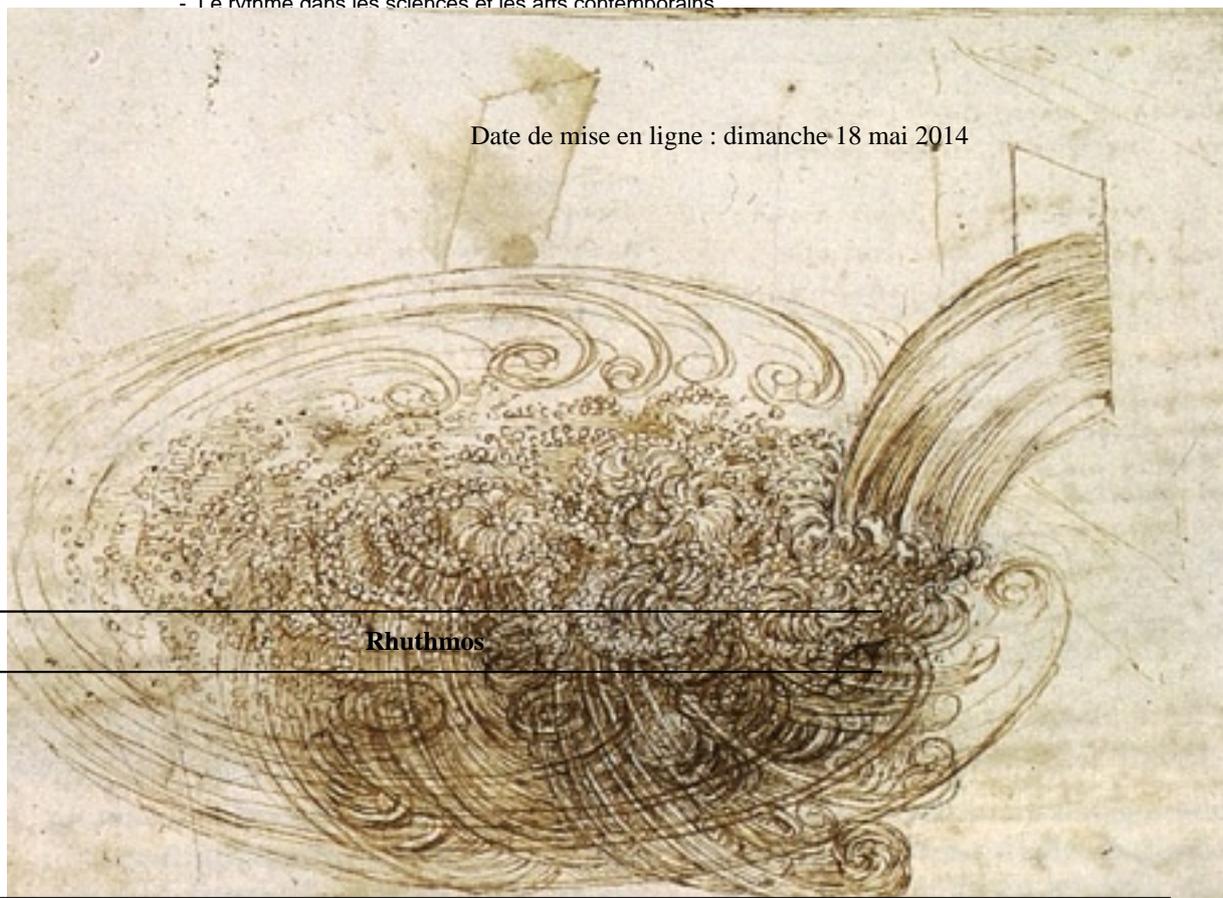
<http://rhuthmos.eu/spip.php?article1215>

# Vers une autre raison rythmologique ? - Les rythmes comme flux

- Recherches

- Le rythme dans les sciences et les arts contemporains

Date de mise en ligne : dimanche 18 mai 2014



Rhuthmos

Ce texte est la suite d'une réflexion présentée [ici](#).

De cette nouvelle conception de la matière, Diderot semble tirer, en ce qui concerne l'individuation, des conclusions encore plus radicales que précédemment : il n'existerait aucune essence formelle [1] et donc aucun individu [2] - et donc, de notre point de vue, aucun rythme identifiable. Du fait du primat de la matière, de sa dispersion, de ses modes aléatoires de regroupement, des interactions constantes entre ses différentes parties et des gerbes des espèces qui la traversent et la remuent sans cesse, tous les êtres seraient fluents, sans limites ni définitions précises. Tout se passe comme s'il était impossible de décrire et de caractériser les flux fondamentalement amorphes composant le monde.

Apparemment, le *tout* de la nature pourrait sembler constituer une exception à cette règle [3]. Mais ce tout est en fait en constante métamorphose et n'a, par ailleurs, qu'une unité contingente, car il n'est pas certain, si l'on imaginait être en mesure de le produire de nouveau après avoir « éteint le soleil » [4], que les éléments, au moment où l'on « rallumerait » celui-ci, s'y rangeraient de la même façon et donc constitueraient le même monde que celui que nous connaissons [5].

De même, si nous descendons l'échelle des êtres, nous distinguons des *règnes*, c'est-à-dire des individus collectifs, mais ceux-ci n'ont pas de bornes distinctes [6] et celles que nous leur reconnaissons sont arbitraires [7]. Nous distinguons également des *espèces* animales, toutefois, puisqu'il y a en fait de tout dans toute chose, nous ne regroupons pas ces êtres en retrouvant en chacun d'eux une essence de l'espèce mais en y observant une qualité dominante [8] à laquelle nous attribuons un nom singulier [9]. Les espèces ne sont pas étanches les unes aux autres ; elles se mélangent et se disposent en gradations continues. Elles ne sont pas non plus éternelles et peuvent éventuellement disparaître ou tout au moins se fondre dans d'autres regroupements [10]. Tout cela vaut bien sûr tout particulièrement pour l'espèce humaine, que la pensée occidentale a abusivement sacralisée et placée en quelque sorte en dehors de la nature, car non seulement nous savons que la nature produit sans cesse des synthèses totalement imprévisibles et monstrueuses, qui ne sont pas moins naturelles que les synthèses pleinement humaines [11], mais aussi que cette espèce est déjà différente à « quelque mille lieues » et qu'elle sera probablement tout autre, si elle a pu s'y développer, sur une autre planète [12].

Contrairement à ce que soutenait autrefois Jacques Roger en se fondant sur une conception historique datée, ces individus collectifs possèdent bien une histoire, mais - et là Roger avait raison - cette histoire est fondamentalement chaotique et ne relève pas d'une conception transformiste [13]. Une « histoire de la nature » au sens où l'entendait Roger supposerait en effet une nature sensée et un ordre transcendant se déployant dans le temps, non ce flux immanent, dépourvu de signification, dont tout état n'est qu'un passage et qui ne dit rien sur ce qui précède, ni sur ce qui suit. Diderot s'oppose explicitement à l'évolutionnisme ou au transformisme tel qu'il se développe au XVIIIe siècle dans le sillage de Leibniz et pour lequel la consistance et la permanence même limitées des espèces sont garanties par deux présupposés métaphysico-religieux : *a priori* par le calcul des compossibles dans l'entendement divin, qui leur donne leur définition ontologique, et *in existentia* par la théorie de l'emboîtement des germes, qui assure leur continuité temporelle collective depuis la Création [14].

Si nous descendons maintenant jusqu'aux *singuliers*, nous devons faire face aux mêmes conclusions. Les individus ne sauraient être que des variations dépourvues de toute unité ontologique, c'est-à-dire de toute essence formelle propre [15]. Certes, les êtres humains semblent dotés d'un *moi*, qui paraît leur assurer une certaine identité, mais cette identité ne relève pas de l'actualisation ou même de la procession d'une essence. L'exemple de d'Alembert déjà cité plus haut montre qu'ils ne sont jamais que les produits d'une histoire au cours de laquelle des molécules dispersées dans les deux parents se sont associées de manière aléatoire, ont formé un germe, qui s'est développé jusqu'à devenir un individu pensant, capable de pensée et de conscience de soi [16]. Rien, aucune essence, aucune individualité formelle, ne préexistait à cette combinaison originelle et ses conséquences n'étaient écrites nulle part.

Des molécules de matière éparses, on est passé insensiblement, par le jeu continu d'une infinité de processus métamorphiques purement physiques, à un grand esprit capable des plus hautes abstractions.

C'est pourquoi, lorsqu'un peu plus loin le personnage de d'Alembert s'interroge : « Pourquoi suis-je tel ? », il rejette de lui-même toute cause substantielle, formelle et finale et donne le primat aux causes efficientes : « C'est qu'il a fallu que je fusse tel. [17] » La nécessité qui a fait ce que nous sommes n'a rien à voir avec l'entendement divin, ni avec des formes immatérielles ; c'est une nécessité dépourvue de sens. Elle implique une contingence de l'individu qui, dans un autre enchaînement de causes et d'effets, aurait été lui-même différent. Aucun être humain ne renvoie à une essence particulière ni même à une essence générique intemporelle ; chacun n'est jamais qu'une manière éphémère de fluer dans la suite des modifications du tout. L'individu, tout ce qu'il ressent, ses désirs, ses besoins, ses idées, tout cela est relatif à la position qu'il occupe dans le flux de l'univers [18].

Vingt ans après la *Lettre sur les aveugles* où il soutenait déjà cette position, Diderot aboutit ainsi de nouveau à une conception de l'individuation nettement différente de celles de Spinoza et de Leibniz - différence analogue à celle que nous avons constatée sur le plan de la substance première. Certes, nous l'avons vu, Spinoza conservait à ce propos une distinction entre essence et existence, alors que Leibniz avait, lui, tendance à les confondre. Tandis que, pour le premier, l'essence « donnée ou actuelle » (*essentia data sive actuale*) s'exprimait *sur le plan de la durée et des manières corps-esprits* sous la forme d'un conatus soumis à la rencontre aléatoire d'autres conatus du même genre, l'essence éternelle était, pour le second, directement « active » dans le conatus (*essentia actuosa*), qu'il identifiait non plus simplement à un effort de subsister dans son être mais, si l'on nous permet ce mot, à « une force qui va », rencontrant d'autres forces selon un plan précalculé par Dieu. Chaque substance contenait en elle-même la totalité de ses prédicats ; elle s'identifiait en quelque sorte à son essence éternelle, qui n'avait plus qu'à se déployer suivant un plan divin déjà prédéterminé. Ainsi, alors que Leibniz, en dépit des complications apportées par la *Théodicée*, n'accordait aucune liberté réelle aux substances individuelles dont l'existence était *toujours déjà définie a priori*, Spinoza laissait une très grande marge de manoeuvre aux manières dont il soulignait l'aspect *toujours encore inaccompli*.

Il n'en reste pas moins que pour l'un comme pour l'autre, l'existence de l'Alexandre historique impliquait celle d'un Alexandre éternel, c'est-à-dire d'une essence participant de Dieu. Or, du point de vue diderotien, Dieu n'existe pas, la nature n'est pas divine et d'Alembert n'est qu'une des formes possibles qu'aurait pu prendre l'assemblage de la seule chose qui soit toujours déjà là et sera toujours encore là, la matière. L'individuation et ses rythmes semblent ainsi se dissoudre dans le fleuve de la nature.

La suite [ici](#)...

---

[1] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 619) : « DIDEROT. - [...] Si dans l'univers il n'y a pas une molécule qui ressemble à une autre, dans une molécule pas un point qui ressemble à un autre point, convenez que l'atome même est doué d'une qualité, d'une forme indivisible ; convenez que la division est incompatible avec les essences des formes, puisqu'elle les détruit. » Dans les *Pensées*, il se posait déjà la question à propos de l'idée de « moule interne » introduite par Buffon : « Les moules sont-ils principes des formes ? Qu'est-ce qu'un moule ? Est-ce un être réel et préexistant ? ou n'est-ce que les limites intelligibles de l'énergie d'une molécule vivante unie à de la matière morte ou vivante ; limites déterminées par le rapport de l'énergie en tout sens, aux résistances en tout sens ? Si c'est un être réel et préexistant, comment s'est-il formé ? » (I, 598)

[2] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 636) : « D'ALEMBERT. - [...] laissez-là vos individus ; répondez-moi. Y a-t-il un atome en nature rigoureusement semblable à un autre atome ? - Non. - Ne convenez-vous pas que tout tient en nature et qu'il est impossible qu'il y ait un vide dans la chaîne ? Que voulez-vous donc dire avec vos individus ? Il n'y en a point, non, il n'y en a point... »

[3] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 636-37) : « D'ALEMBERT. - [...] Il n'y a qu'un seul grand individu, c'est le tout. »

[4] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 615) : « DIDEROT. - Le soleil éteint, qu'en arrivera-t-il ? Les plantes périront, les animaux périront, et voilà la terre solitaire et muette. »

[5] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 615) : « DIDEROT. - [...] Rallumez cet astre, et à l'instant vous rétablissez la cause nécessaire d'une infinité de générations nouvelles, entres lesquelles je n'oserais assurer qu'à la suite des siècles nos plantes, nos animaux d'aujourd'hui se reproduiront ou ne se reproduiront pas. D'ALEMBERT. - Et pourquoi les mêmes éléments épars venant à se réunir ne rendraient-ils pas les mêmes résultats ? DIDEROT. - C'est que tout tient dans la nature, et que celui qui suppose un nouveau phénomène ou ramène un instant passé recrée un nouveau monde. »

[6] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 636) : « D'ALEMBERT. - [...] Tout animal est plus ou moins homme ; tout minéral est plus ou moins plante ; toute plante est plus ou moins animale. Il n'y a rien de précis en nature... » Dans l'article « ANIMAL », Diderot souligne de même la difficulté à fixer les frontières de l'animalité : « S'il est vrai, comme on n'en peut guère douter, que l'univers est une seule et unique machine, où tout est lié, et où tous les êtres s'élèvent au-dessus ou s'abaissent au-dessous les uns des autres par des degrés imperceptibles, en sorte qu'il n'y ait aucun vide dans la chaîne [...] il nous sera bien difficile de fixer les deux limites entre lesquelles l'*animalité*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, commence et finit. » (I, 250)

[7] Article « ANIMAL » (I, 258) : « On conçoit bien que toutes ces vérités s'obscurcissent sur les limites des règnes, et qu'on aurait bien de la peine à les apercevoir distinctement sur le passage du minéral au végétal, et du végétal à l'animal. [...] L'observateur est forcé de passer d'un individu à un autre : mais l'historien de la nature est contraint de l'embrasser par grandes masses ; et ces masses il les coupe dans les endroits de la chaîne où les nuances lui paraissent trancher le plus vivement ; et il se garde bien d'imaginer que ces divisions soient l'ouvrage de la nature. »

[8] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 636) : « D'ALEMBERT. - [...] Toute chose est plus ou moins une chose quelconque [...] plus ou moins d'un règne ou d'un autre... donc rien n'est de l'essence d'un être particulier... Non, sans doute, puisqu'il n'y a aucune qualité dont aucun être ne soit participant et que c'est le rapport plus ou moins grand de cette qualité qui nous la fait attribuer à un être exclusivement à un autre... Et vous parlez d'individus, pauvres philosophes ! »

[9] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 637) : « D'ALEMBERT. - [...] Dans ce tout, comme dans une machine, dans un animal quelconque, il y a une partie que vous appellerez telle ou telle : mais quand vous donnerez le nom d'individu à cette partie du tout, c'est par un concept aussi faux que si, dans un oiseau, vous donniez le nom d'individu à l'aile, à une plume de l'aile... Et vous parlez d'essences, pauvres philosophes ! laissez-là vos essences. »

[10] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 615) : « DIDEROT. - [...] On ne sait non plus ce qu'ils ont été qu'on ne sait ce qu'ils seront. Le vermisseau imperceptible qui s'agite dans la fange s'achemine peut-être à l'état de grand animal ; l'animal énorme qui nous épouvante par sa grandeur s'achemine peut-être à l'état de vermisseau, est peut-être une production particulière, et momentanée, de cette planète. » Plus loin (I, 636) : « D'ALEMBERT. - [...] Tous les êtres circulent les uns dans les autres, par conséquent toutes les espèces... Tout est en un flux perpétuel... »

[11] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 636) : « D'ALEMBERT. - [...] L'homme n'est qu'un effet commun, le monstre qu'un effet rare ; tous les deux également naturels, également nécessaires, également dans l'ordre universel et général... »

[12] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 635) : « D'ALEMBERT. - [...] Si une distance de quelque mille lieues change mon espèce, que ne fera point l'intervalle de quelques milliers de diamètres terrestres ?... Et si tout est en flux général, comme le spectacle de l'univers me le montre partout, que ne produiront point ici et ailleurs la durée et les vicissitudes de quelques millions de siècles. ... Qui sait ce qu'est l'être pensant et sentant en Saturne ?... Mais y a-t-il en Saturne du sentiment et de la pensée ?... pourquoi non ?... »

[13] J. Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIIIe siècle. La génération des animaux de Descartes à l'Encyclopédie*, Paris, Armand Colin, 1963, p. 667 : « La seule réalité, c'est la vie, omniprésente et éternelle, la vie qui n'a pas d'histoire, car on ne peut considérer comme une histoire ces renouvellements incessants, ces apparitions perpétuelles de formes éphémères, à la fois nécessaires et anarchiques, qui agitent la matière vivante d'une sorte de mouvement brownien. Ce qui empêche Diderot d'être transformiste, c'est que sa vision du monde exclut une histoire de la nature. »

[14] Y. Belaval, « Diderot, lecteur de Leibniz ? » (1963), *op. cit.*, p. 258.

[15] Canguilhem souligne l'opposition nette entre la conception de la singularité soutenue par Diderot et celle de Leibniz. Alors que l'individu est pour le premier une variation exemplaire née d'une profusion sans finalité, elle constitue pour le second un produit de la Création compatible avec l'ensemble du système de la nature. Cf. *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1965, p. 159.

[16] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 614) : « DIDEROT. - [...] Je veux dire qu'avant que sa mère, la belle et scélérate chanoinesse Tencin, eût atteint l'âge de puberté, avant que le militaire La Touche fût adolescent, les molécules qui devaient former les premiers rudiments de mon géomètre étaient éparées dans les jeunes et frêles machines de l'une et de l'autre, se filtrèrent avec la lymphe, circulèrent avec le sang, jusqu'à ce qu'enfin elles se rendissent dans les réservoirs destinés à leur coalition, les testicules de sa mère et de son père. Voilà ce germe rare formé ; le voilà, comme c'est l'opinion commune, amené par les trompes de Fallope dans la matrice ; le voilà attaché à la matrice par un long pédicule ; le voilà, s'accroissant successivement et s'avancant à l'état de fœtus ; voilà le moment de sa sortie de l'obscur prison arrivé ; le voilà né, exposé sur les degrés de Saint-Jean-le-Rond qui lui donna son nom ; tiré des Enfants-Trouvés ; attaché à la mamelle de la bonne vivrière madame Rousseau ; allaité, devenu grand de corps et d'esprit, littérateur, mécanicien, géomètre. »

[17] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 635) : « D'ALEMBERT. - Pourquoi suis-je tel ? c'est qu'il a fallu que je fusse tel... Ici, oui, mais ailleurs ? au pôle ? mais sous la ligne ? mais dans Saturne ?... »

[18] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 636) : « D'ALEMBERT. - Je suis donc tel, parce qu'il a fallu que je fusse tel. Changez le tout, vous me changez nécessairement ; mais le tout change sans cesse... L'homme n'est qu'un effet commun, le monstre qu'un effet rare ; tous les deux également naturels, également nécessaires, également dans l'ordre universel et général... » Sur ce sujet J.-C. Bourdin, « Les vicissitudes du moi dans le *Rêve de d'Alembert* de Diderot », in *Matière pensante*, Paris, Vrin, 1999 ; F. Salaün, « L'identité personnelle selon Diderot », *R.D.E.*, n° 26, avril 1999.